La comtesse de Civray regarda longuement son fils.

La physionomie d'Henri s'était animée, le feu montait à ses joues ; son regard brillait d'un éclat humide. Il semblait attendre avec une certaine anxiété que sa mère répliquât aux paroles qui venaient de sortir de son cœur, mais la comtesse baissa la tête, reprit sa tapisserie et dit d'une voix tranquille :

—Tu es le maître du château, Henri, tu es gentilhomme, je suis donc certaine que tu feras à ta cousine l'accueil auquel elle a droit.

Henri s'inclina respectueusement devant sa mère, et sortit.

Il gagna les bords d'un étang paisible, couvert de lentilles d'eau, d'un vert clair, de mâcres épineuses et noirâtres, de feuilles de nénuphars largement étalées, au-dessus desquelles s'élevaient les grands calices de nymphéas blancs. De vieux arbres étendaient, au-dessus de l'étang, l'échevèlement de leur ramure qui noyait, dans une ombre discrète, les fleurs des iris bleus ou jaunes, des quenouilles d'un violet clair et les bouquets carmin pâle des plantins de marais.

Tout était repos et mélancolie dans ce coin de parc. Les oiseaux mêmes mettaient des sourdines à l'éclat de leur gosier quand ils chantaient dans les ramures des saules séculaires, plongeant dans l'eau la verdure grêle de leur feuillage.

On était bien là pour rêver et pour pleurer,

D'instinct Henri avait couru vers ce coin de verdure, dont l'ombre épaisse versait le calme à la tête enfiévrée, au cœur agité de battements trop violents.

Quand il se trouva sous les grands saules au tronc creux, aux feuilles satinées d'argent, quand il se coucha au milieu des grandes herbes molles et grasses, dont la fraîcheur calmait la fièvre montant comme une flamme à ses joues, il ressentit une impression soudaine de fraîcheur et de repos. La terre dont il se rapprochait lui communiquait quelque chose de sa force. Son chagrin lui parut s'amoindrir, il lui sembla que là, du moins, il ferait trève. Ce coin était pour lui un asile sacré !

Tout à coup une robe claire passa dans l'ombre des arbres :

—Jeanne ! Jeanne ! cria Henri.

—Que faites-vous ici, monsieur le comte ? demanda la jeune fille. Je croyais le lac oublié, les flambes et les nénuphars dédaignés. Vous chassez trop de gibiers redoutables pour aimer encore les rossignols....

—Jeanne ! Jeanne ! ne raillez pas, dit Henri de Civray, car je souffre.

—Parlez alors, dit-elle vivement, je vous écoute. Mais de quoi pouvez-vous souffrir ? Votre mère vous adore ; vous avez plus d'argent qu'il ne vous en faut pour vos menus plaisirs, et nous avons le secret de vos aumônes..... Vos désirs ont-ils subi un changement soudain ? Rêvez-vous d'aller à Paris..... Je crois le moment peu opportun.. Je ne sais quelle influence néfaste y souffle, et le simoun des révolutions semble souffler sur la France.

—Je ne veux pas quitter Civray, je m'y trouve heureux, complètement heureux.....

—Que survient-il, alors ?

—Un étranger dans un Eden est toujours un serpent.

—Oh ! vous devez exagérer, monsieur Henri.... Expliquez-vous..... Le paradis, c'est Civray, n'est-ce pas ?

—Oui, Jeanne.

—Et le serpent ?

—S'appelle Cécile de Saint-Rieul.

—Votre cousine ?

—Oui, ma cousine.

—Qu'a donc son arrivée de si effrayant pour vous ?

—Tout et rien, Jeanne ; mais enfin elle n'avait pas besoin de venir. Peut-être Cécile, qui est une mondaine dont la soif de plaisirs ne pourra jamais s'apaiser.....

—Vient-elle avec sa mère ?

—Non, sa mère se meurt.

—C'est une orpheline qui frappe à votre porte ?

—Une orpheline, oui, Jeanne.

—En ce cas, quelque puisse être son amour du luxe et des distractions, son grand deuil y fera forcément trève.... Oh ! monsieur Henri, ce n'est pas moi qui trouverai jamais que l'on fait trop pour les enfants à qui Dieu reprend leur famille, moi qui ai trouvé une seconde mère dans la comtesse de Civray et un frère dans le comte Henri...